

Rapport du chef de délégation

Autor(en): **Rüegsegger, Hans**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **29 (1972)**

Heft 11: **München 1972**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Olympia 1972

Dr K. Wolf

Trad.: DL

Pour les athlètes de pointe, les Jeux olympiques sont à la fois but et rêve. Ils voudraient y participer. S'ils réussissent à se sélectionner, ils voudraient briller. Pindare, le chanteur des Jeux de l'Antiquité, disait déjà «la gloire est douce comme le miel». Pour d'autres, les Olympiades sont un changement, une échappée de la vie quotidienne durant les longues heures d'émission.

Nous, qui avons choisi comme les autres enseignants, moniteurs et entraîneurs le sport comme profession, nous sommes sans doute au centre. Les Olympiades ne sont, pour nous, pas un but mais un lieu de fête sur le long chemin du sport. Les meilleurs athlètes du monde se réunissent. Bien sûr, nous voulons les voir, vivre leur aventureuse pénétration à la limite du monde de l'impossible; nous voulons peut-être même les toucher comme le fait l'amateur d'art qui ne contemple pas un chef-d'oeuvre seulement à distance mais qui passe furtivement et avec soin ses doigts sur la toile.

C'est pourquoi nous y allons, quand les Olympiades sont à notre portée comme à Rome, Innsbruck, Grenoble et maintenant à Munich. Il est vrai que jamais la télévision, la radio et la presse n'ont fait tant de reportages, mais on est contraint de voir ce que le caméraman fixe sur son objectif, d'entendre et de lire les propres pensées des reporters. Alors, nous vivons les Jeux à travers un autre. Faut-il s'étonner si nous, les experts, aimerions voir et entendre les «autres choses»? De retour, il faudra aussi prendre personnellement position devant ses élèves, dans le stade et dans la salle.

Le destin, que nous ne pouvons ni influencer ni éviter, a frappé le monde du sport avec une violence jamais vécue jusqu'alors. Comparés à ce bain de sang du 5 septembre, la disqualification de Karl Schranz à Sapporo et le cas Rhodésie avant Munich ne furent que des exercices verbaux. Le tabou des Olympiades a éclaté sous les coups de feu de Munich et de Fürsten-

feldbruck. Les hommes du sport ne comprenaient plus le monde. Le matin du 6 septembre — soyons sincères — nous étions là, figés, devant un amas de débris olympiques comme un enfant à qui l'on venait de casser brutalement son jouet préféré. La surpression politique a-t-elle enfoncé la porte du sport, à laquelle elle n'avait que frappé jusqu'ici?

En soi, cet événement ne fut-il pas inverse? Je n'ai jamais cru à l'histoire du sport isolé contre la politique. En tant que phénomène social de notre temps moderne, le sport est également une affaire politique comme les formes de gouvernement, les systèmes sociaux et économiques, l'art et la science. Et c'est juste ainsi, dans la mesure où il s'agit d'intégrer le sport dans la société par des décisions politiques, avec toutes ses conséquences portant sur la base comme sur la pointe. On a dû constater avec une certaine amertume que les hommes du monde — de la haute politique — n'ont jamais pris note du monde sportif de la manière dont il l'ont fait maintenant à Munich. Jamais, dans un temps aussi bref, on a autant parlé et écrit en termes aussi judicieux sur le sport. Ce sont là des pensées que l'on ne peut achever.

Le matin du 6 septembre, beaucoup d'entre-nous se sont trouvés devant une grave décision à prendre. Avons-nous pris le parti d'une cause erronée? Quelques-uns sont rentrés, d'autres sont restés. Il serait banal de prétendre que tous les deux avaient raison. Mais la vie ne colorie pas seulement en noir et blanc. Dans de tels cas, chacun doit décider lui-même. Pour l'idée des Olympiades, c'est un «old man» qui a décidé, Avery Brundage, l'homme qui a si souvent été diffamé ces dernières années. Ne me dites pas qu'il a agi sous pression de nature commerciale ou de la part des organisateurs. Ce fut la décision solitaire d'un homme qui, avec 84 années d'expériences humaines, est resté tenacement fidèle à un idéal et que la jeunesse du monde entier a honoré pour sa fidélité par une ovation inattendue lors de la cérémonie de clôture.

Il ne s'agit pas de savoir si l'on a abusé du sport ou si la prétention des Olympiades à l'entente des peuples s'est révélée une illusion. Il faut reconnaître que le sport comme institution humaine est lié au Bien et au Mal comme tout ce qui est humain.

Si l'on parlera successivement de Munich sous les aspects les plus divers, il ne faudra pas oublier que pour des intérêts professionnels, on ne peut repousser dans une revue spécialisée les études entreprises uniquement du point de vue de la technique sportive. Il est toutefois bon de savoir que l'événement olympique a touché profondément chacun d'entre-nous et que par notre décision personnelle nous avons puisé de nouvelles forces pour continuer à servir notre idéal professionnel.



Rapport du chef de délégation

Hans Rügsegger

Trad. AM

Rome 1960 — Munich 1972. Les deux fois, le corps enseignant de l'EFGS était là, grâce à la compréhension des organes supérieurs. Après Rome, nous avons pensé que cette occasion ne se représenterait plus pour notre génération. Et pourtant elle s'est représentée de façon inattendue 12 ans après, cette chance de renouveler l'expérience olympique, de vivre à nouveau sur place cet enrichissement professionnel et humain.

Un an avant les Jeux, par un heureux hasard, nous avons trouvé à Fürstfeldbruck un quartier idéal, mis à notre disposition de façon très obligeante par le bourgmestre de la localité.

Le 26 août 1972, par petits groupes, notre délégation s'est mise en voyage pour s'installer à l'école enfantine

de Fürstfeldbruck. De là, nous pouvions aller chaque jour, selon les désirs ou les missions, aux emplacements de compétition, en voiture ou en train. Chacun a pu vivre à sa façon les jours ensoleillés — malheureusement aussi endeuillés par l'agression arabe — du scénario olympique.

Les Jeux ont donc continué, et nous avons aussi décidé de rester, par intérêt professionnel. L'effet de choc n'a pas duré. Les masses populaires n'étaient touchées qu'indirectement par ces affreux événements, ne voulaient pas s'affliger dans le deuil mais au contraire se réjouir des manifestations athlétiques qui avaient si bien commencé au stade olympique. Favorisée par le beau temps, l'ambiance joyeuse reprit, les spectateurs affluèrent en rangs encore plus serrés sur les gradins ou comme flâneurs dans le pittoresque parc olympique. Ainsi va la vie...! Et nous aussi sommes redevenus joyeux et nous sommes réjouis de la victoire des «petits» Finlandais contre le «reste du monde».

Ce voyage en valait-il la peine?

Chacun de nous s'est posé la question, et je crois que la réponse ressort des rapports, des impressions et des observations des différents chefs de branches.

Mes impressions personnelles de ces événements sportifs: plus vite — plus haut — plus loin —! Les records ont pullulé, comme en pareille occasion. Mais où se situent les limites? Chez les dames, la marge est encore grande, l'évolution est loin d'être achevée. Mais chez les hommes, on se demande: «Jusqu'à quand le corps humain va-t-il tenir une pareille dose d'entraînement et de performances de compétition? Les tissus, articulations, muscles, tendons et organes sont continuellement à la limite de la rupture. L'assistance médico-sportive risque-t-elle d'être mise en cause, se mettant au service d'une évolution encore plus poussée de l'amélioration des performances au lieu de s'occuper de préserver la santé de l'athlète? Peut-on encore dire oui à un sport de haute compétition sans condition? Toutes ces questions restent ouvertes.

Faisons le point des résultats suisses

3:162! (3 médailles, 162 athlètes). Maigre bilan au premier abord. Une tragédie nationale? Raison de deuil ou d'indignation? Ternissement de l'image de la Suisse? Recul du tourisme étranger? Rien de tout cela. Sapporo n'a pas amené un touriste de plus en Suisse, et Munich n'en éloignera pas un seul non plus. La réputation de la Suisse n'en est pas le moins du monde

affectée. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de m'en rendre compte, lorsque mon «Gruezi» me faisait reconnaître comme Suisse. Ce seul petit mot a permis par exemple à ma femme d'accéder aux gradins pourtant bien gardés sans billet, il nous a aidés à un traitement de faveur dans un restaurant surpeuplé du centre de la ville, et j'en passe.

Une vague de critiques parcourt actuellement le peuple, attisée principalement par les moyens de communication de masses. Sélections, assistance (coaching), entraîneurs, athlètes, etc., sont les cibles. Cette façon de considérer le problème est déplacée et tire loin à côté du but. Pour l'expert, le résultat de Munich correspond à ce que l'on pouvait attendre. Prenons comme exemple le roi des sports, l'athlétisme. Pour qui avait suivi les résultats de notre équipe lors des rencontres contre celles de France et d'Allemagne, il était clair qu'on n'avait rien, mais rien, à chercher à Munich. Par contre, on est en droit d'être déçu et pas satisfait de la préparation. En observant les entraînements, on peut faire toujours les mêmes constatations: on fait trop de théorie et l'on ne s'entraîne pas assez dur! On en arrive ainsi à la question cardinale: arrêter ou continuer? Une chose est certaine: malgré l'aide sportive, nous n'avons plus rien à dire sur la scène internationale avec notre style amateur de préparation. Il n'y a plus de choix. Ou bien nous continuons en sport international de pointe, mais avec toutes les conséquences que cela implique, ou bien nous nous contentons du sport au niveau national, qui permet encore l'exercice normal d'une profession. Sport d'élite et profession sont aujourd'hui incompatibles. Sport d'élite ou profession, c'est une décision temporaire que l'athlète peut toujours prendre librement. Voilà à notre avis l'enseignement que l'on peut tirer de l'expérience de Munich. Cet enseignement n'est pas nouveau. C'est d'ailleurs pour cela que le CNSE a fondé l'Aide sportive après l'expérience de Mexico. Mais on n'est resté de nouveau qu'à mi-chemin; on a échoué parce qu'on n'a pas tout admis, à cause aussi des réticences compréhensibles de beaucoup d'athlètes à placer pour un certain temps le sport avant la profession, craignant de rendre l'«après» incertain.

Il appartient maintenant au CNSE et aux fédérations sportives de repenser et de réétudier la situation telle qu'elle se présente après Munich.

En conclusion: du point de vue sportif, les Jeux de Munich ont été impressionnants et extraordinairement riches en enseignements. Ce n'est pas ce qu'ils ont comporté de triste, mais de beau, qui nous restera en mémoire.

